

“

Je prends la peinture à l'huile, je la pose sur la toile, et je la tire... comme une forme de pic 3D, un à un, que je fais à la main

”



LAURE HATCHUEL- BECKER

L'ÉLOGE DU TEMPS

Chez Laure Hatchuel-Becker, rien ne se fait dans la précipitation. À l'huile, elle compose des œuvres en relief, patiemment, « pic » après « pic », jusqu'à faire surgir un animal, un corail, une vibration. De Monaco à Genève, de l'Asie à l'Australie, qui a bouleversé sa manière de créer, l'artiste cultive une signature rare : celle d'un geste minutieux, presque méditatif, au service du vivant - et souvent d'une cause.

● Kevin Racle



Laure Hatchuel-Becker parle avec une énergie joyeuse, mais son univers, lui, est d'une cohérence frappante. Les animaux y occupent une place de choix. « Je suis passionnée par les félins et notamment par les tigres », glisse-t-elle, presque comme une évidence.

Puis vient l'océan. Le corail, surtout, qu'elle a découvert en travaillant sur le sujet - et qui a changé sa perception. « Je ne savais pas que c'était un animal... je ne savais pas que c'était le poumon bleu... de la planète », confie-t-elle. Une révélation, suivie d'un enchaînement naturel : lire, regarder, comprendre, relier. « Tout est lié. On ne peut pas parler de la Terre et des animaux terrestres sans parler de la mer, de l'océan et des animaux marins. »

De cette prise de conscience naissent des œuvres pensées comme des passerelles. Un tableau mêle tigre et corail, symbole personnel d'un double attachement : la beauté brute de l'animal et la fragilité de l'écosystème. Un dialogue terre-mer qui résonne, aussi, avec l'engagement monégasque autour de l'océan.

La patte Hatchuel-Becker : une œuvre irréversible

Laure Hatchuel-Becker n'a pas "décidé" de devenir artiste comme on coche une case. Elle a grandi dans l'art : « J'ai eu la chance d'avoir une maman artiste... elle avait des ateliers ou j'aimais apprendre avec elle ». Avant l'atelier, il y a eu d'autres vies : l'audiovisuel, la production, le merchandising, l'événementiel - y compris à Monaco, au contact des événements institutionnels. Et toujours, en filigrane, cette fidélité à la création.



Sa matière, c'est l'huile. Son terrain, la patience. Après un séjour marquant en Australie - neuf mois qui ouvrent une parenthèse décisive - elle rencontre les peintres aborigènes et une autre façon d'être au monde. « Ce n'est pas juste peindre... c'est beaucoup plus spirituel », raconte-t-elle. Un jour, dans un parc, sous un arbre, le silence devient méthode : « On était en communion avec la nature. » Elle en retient la puissance du point, du rythme, du temps.

De retour à sa peinture à l'huile, elle expérimente jusqu'à s'approprier un instrument. Un outil "maison", qui lui permet de déposer la matière en relief : « Je prends la peinture à l'huile, je la pose sur la toile, et je la tire... comme une forme de pic 3D, un à un, que je fais à la main. » Le résultat est saisissant : une surface vibrante, presque textile, qui capte la lumière et impose un rapport physique à l'œuvre.

Mais cette technique a une règle : l'irréversibilité. « Une fois que c'est posé... je ne peux plus l'effacer. » Tout se joue dans l'anticipation, l'œil, les harmonies. Elle travaille à plat, relève la toile, vérifie, continue. Certaines pièces demandent deux à trois mois de travail. *Red Rhino - Tribute to Albrecht Dürer*, hommage assumé aux vieux maîtres, en est l'exemple. Elle y pense à Dürer, à la gravure : « Vous ne pouvez pas effacer... c'est fait. » Une contrainte qu'elle transforme en ligne de conduite.



Le binôme animal, miroir de l'humain

Ses animaux se répondent souvent par deux : face-à-face, binômes, reflets. Une manière de raconter la dualité, celle du vivant et celle des hommes. « L'humain a oublié qu'il était animal... l'animal, c'est notre reflet total », affirme-t-elle. Chez l'animal, elle admire la logique, la droiture. « Il n'y a pas de perversité dans la nature. Les animaux sont droits. »

Derrière la beauté, il y a donc une idée : retrouver une forme de clarté. Et, en filigrane, une invitation à respecter ce qui nous dépasse — les espèces, les équilibres, les écosystèmes.

Elle évoque une exposition à Genève en 2023, pensée comme une scénographie complète autour de *One Ocean, One Planet*, jusqu'à la reconstitution de son atelier - pour que le public comprenne le temps, la technique, le geste. Monaco suit : Yacht Club de Monaco pendant la Monaco Ocean Week, puis deux expositions en Galerie. En 2025, LHB est invitée à exposer ses œuvres au Blue Economic and Finance Forum à Monaco puis à Bâle au Salon d'Art, Maze Design Basel. En Février 2026, elle a exposé au salon d'Art contemporain de Gstaad, Maze Art Gstaad et à Madrid lors du 8ème Forum des Artistes de Monaco. Elle a aussi beaucoup exposé en Asie (Singapour, Hong Kong), avant que le Covid ne coupe l'élan.

Son ambition est limpide : des expositions itinérantes, d'un pays à l'autre, en galerie, dans des salons ou via des partenariats lors desquelles elle sera heureuse de représenter Monaco. Elle cite notamment Indosuez Wealth Management : des événements privés où se croisent invités, collectionneurs, amis, et la Fondation Prince Albert II de Monaco dont elle partage l'engagement en faveur de la préservation des espèces menacées et de la biodiversité. « Rien n'est impossible », à condition de respecter les valeurs.

À la fin, Laure Hatchuel-Becker se définit simplement. « Je suis passionnée. Mais dans la bienveillance et dans le respect des valeurs. » Elle défend le travail, le fait main, la différence entre l'œuvre d'art et l'objet décoratif. Non par snobisme : par besoin de clarté. Lorsque tout se mélange, dit-elle, « ça crée le chaos ».

Son art, lui, fait l'inverse. Il remet de l'ordre par la lenteur, du sens par la précision, du lien par le vivant. Et, dans une époque pressée, cette fidélité au temps long ressemble à une élégance.

